

M. GIRAFFE, ²

OU

LA MORT
DE L'OURS BLANC;

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par M. BERNARD DE LA RUE-AUX-OURS.

*Représenté, pour la première fois, à Paris;
sur le Théâtre des Variétés-Montansier, le
Samedi 27 Décembre 1806.*

Prix, un franc.

A PARIS;

Chez Madame CAVANAGH, Libraire, nouveau passage
des Panoramas, N^o. 5.

1807.

P E R S O N N A G E S .**ACTEURS.**

LA TROMPE, maître de la Ménagerie,
père de Rose.

M. Tiercelin.

ROSE, amante de Justin.

Mlle. Caroline.

GIRAFFE, médecin des bêtes.

M. Brunet.

JUSTIN, amant de Rose.

M. Aubertin.

Madame LAPIE, mère de Justin.

Mad. Barroyer.

M. DENIS.

M. Vaurdoré.

Madame DENIS.

Mad. Drouville.



Le Théâtre représente le jardin des Capucines. A la droite de l'Acteur, est la laiterie de la mère Lapie, à l'enseigne *du Point du Jour*. Un arbre est devant la fenêtre; une échelle double à côté de cet arbre. Dans le fond, on aperçoit l'infirmerie des animaux, au-dessus de laquelle on lit : *onni sois qui mal y panses*.

MONSIEUR GIRAFFE,
VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JUSTIN, *sur une échelle, et taillant des arbres ;*
ensuite ROSE.

Air : *La voilà ce billet joli.*

JUSTIN.

Non, jarni, point d'ménagement
Pour c'te branche indiscrete,
Qui se fait un plaisir méchant
De me tacher Rosette...
Par c'moyen, grace à ma serpette,
Accordant l'amour et l'devair,
J'pourrons travailler et la voif.

ROSE, *sortant.*
Vlà qu'j'ons fini.

JUSTIN.

J'croyons l'entendre.

ROSE.

Mes œufs, mon lait,
Vlà qu'tout est prêt ;
Mais Justin se fait bien attendre,
Ici, l'premier, il d'vait se rendre.

JUSTIN, *appelant.*
Rose, Rose !

ROSE.

Eh ! mais je crois
Que c'est sa voix.

JUSTIN.

Rose, Rose !

ROSE.

Oui, c'est sa voix :
Ah ! je le vois !

JUSTIN.

Oui, c'est moi ; mais du mystère :
Parlons plus bas, j'craignons ton père.

R O S E.

J'sommes sans témoin,
Et puis, comment s'entendre de si loin.
Descends donc.

J U S T I N.

Je descends.

R O S E.

Ah ! qu'ils sont doux tous les momens
Que nous passons ensemble !

J U S T I N.

Qu'ils sont charmans tous les momens
Où l'amour nous rassemble !

R O S E.

Mais toujours malgré moi je tremble
Que par ta mèr' j' soyons surpris.

J U S T I N, *l'embrassant.*

Eh bien ! c'est toujours autant de pris.

R O S E.

Ma foi, c'est toujours autant de pris.

R O S E, *lui essuyant le front.*

Ah ! mon Dieu, comme t'as chaud.

J U S T I N.

Dam ! c'est que, dans ce jardin des Capucines, il n'y a pas un arbre, une fleur, qui ne me passe par la main, et ça ne laisse pas que de fatiguer... Eh bien ! as-tu enfin parlé à ton père de not' amour ?

R O S E.

Oui ; c'est bien le moment, quand il est sur le point de perdre ce qu'il a de plus cher au monde.

J U S T I N.

Bah ! est-ce qu'il a un frère, une sœur, un ami en danger.

R O S E.

Mieux que tout cela.

J U S T I N.

Qui donc ?

R O S E.

Son ours.

J U S T I N.

Quoi ? c'est pour son ours.

R O S E.

Air : Notre médanier chargé d'argent.

C'est qu'mon père aime à la fureur
Get animal vorace,
Et je n'occupe dans son cœur,
Que la seconde place.

Il a pour lui des soins, des égards dont, ma foi,
 Je suis jalouse, malgré moi.
 Bref, il en perd l'esprit; aussi tu peux m'en croire,
 Son ours blanc (*bis.*) est ma bête noire.

J U S T I N.

Il faut donc attendre que c'te bête soit guérie, pour tout
 avouer à ton père.

R O S E.

Ah! mon Dieu, oui.

J U S T I N.

Et si elle meurt?

R O S E.

Il est capable de porter le deuil.

J U S T I N.

Et v'là not' mariage rejété.

R O S E.

Mais, en attendant, tu pourrais en toucher quelque
 chose à ta mère.

J U S T I N.

Ah! ben oui! est-ce que tu as oublié ce qu'elle m'a dit
 quand tu es entré chez elle pour te mettre au fait du com-
 merce?... Mon garçon, v'là Rose, la fille de not' voisin
 la Trompe, que je veux bien recevoir chez moi; c'est
 jeune, c'est sage; n'allez pas vous aviser de lui en con-
 ter au moins, autrement je la renvoyons chez son père,
 en lui défendant de jamais remettre les pieds chez moi,
 ni de jamais vous recevoir chez elle. C'est-il clair?

R O S E.

Que trop! Et puis, je ne pensions pas que v'là quinze
 jours qu'il pleut, et que sa laiterie ne lui a pas beaucoup
 rapporté depuis ce temps là.

J U S T I N.

Par là, tu la connais aussi bien que moi.

Air: La fute en Egypte jadis.

L'matin, quand elle ouvre les yeux,
 L'temps-là rend joyeuse ou sévère;
 L'débit d'son lait et de ses œufs
 Règle toujours son caractère.
 Enfin, sa gaité se soutient,
 Tant qu'chez elle la foule abonde,
 Et lorsque personne ne vient,
 Ml^{le} fait la mine à tout le monde.

R O S E.

Qui est-ce qui le sait mieux que moi ? Hier encore as-tu vu comme elle m'a grondée, parce que la société, qui avait l'air de vouloir descendre chez elle, a passé droit devant sa porte, sans s'arrêter ?

J U S T I N.

Ainsi, v'là que nous dépendons du caprice de ce vilain temps ou de ce maudit ours. Si monsieur Giraffe pouvait au moins le tirer de là...

G I R A F F E.

Giraffe ! tu n'as qu'à t'y fier ? Veux-tu que je te dise ce que j'ons dans l'ame ?

J U S T I N.

Sûrement. Qu'est-ce que c'est ?

R O S E.

C'est qu'il est ton rival.

J U S T I N.

C'médecin des bêtes ?

R O S E.

Dis donc c'te bête de médecin.

J U S T I N.

Et qu'a-t-il donc fait, pour te donner de l'ombrage ?

R O S E.

Depuis six semaines il rôde autour de moi ; il chuchote avec mon père ; il lui paye la bouteille.

J U S T I N.

Ah ! jarni, que je l'voye encore rôder autour de c'te maison, je l'enverrons passer à l'infirmerie un trimestre de quelques années.

Air : Du Pas de Zéphir.

R O S E.

Pédant.

J U S T I N.

Ignorant.

R O S E.

Vieux et laid.

J U S T I N.

Et mal fait.

R O S E.

Babillard.

J U S T I N.

Goguenard.

R O S E.

Querelleur.

J U S T I N.

Radoteur.

R O S E.

Gouteux.

J U S T I N.

Rancuneux.

R O S E.

Méfiant.

J U S T I N.

S'emportant.

R O S E.

Trait pour trait,

Du benêt

V'là tout net

Le portrait.

R O S E.

Mon dieu , l'vilain homme !
 Son aspect m'assomme ;
 Il sait pourtant comme
 Je l'reçois chaque jour.

J U S T I N.

Va , laisse moi faire ,
 S'il y r'vient , j'espère
 L'arranger d'manière
 A n'plus t'faire l'amour.

E N S E M B L E.

Pédant , etc.

S C E N E I I.

ROSE , JUSTIN , MADAME LA PIE.

M A D. L A P I E.

EH bien ! qu'est-ce que c'est que ça ? voilà donc
 comme on travaille ? Est-ce que vous ne voyez pas que
 le temps va se mettre au beau ?

J U S T I N , *à part.*

Ah ! s'il était possible , comme je lui parlerions.

M A D. L A P I E.

Nous aurons peut-être du monde aujourd'hui , ainsi pas
 de paresse. Toi , Justin , va-t-en me chercher quelques
 légumes au jardin ; et toi , Rose , va voir si j'aurons
 ben du lait.

R O S E.

C'est fait , ma mère.

M A D. L A P I E.

Oui ? eh bien , cours dresser les tables ; car j'ons dans
 l'idée que j'aurons quelque partie , quelque dîner de
 fête , quelque noce aujourd'hui.

J U S T I N.

Une noce , ma mère ! comme ça doit être gai !

M A D. L A P I E.

Bah ! ça ne va plus comme autrefois , mes enfans ! On
 s'marie par convenance ; on soupe par habitude ; on
 danse par étiquette ; on s'aime par nécessité ; on se re-
 froidit par ton , au lieu que de mon temps...

R O S E.

Je vous assure bien , même Lapie , qu'il y a des jeunes
 gens qui feraient bien bon ménage , si on les mariait.

M A D. L A P I E.

Bah ! on ne verra plus de noce comme la mienne... c'est
 impossible !

J U S T I N.

Vous vous en souvenez encore ?

M A D. L A P I E.

Comme d'hier.

Air: D'Aline, reine de Golconde.

C'est dans un jour d'automne,
 Que Thibault m'épousa ;
 D'plaisir je déraisonne,
 Quand j pense à c'moment là.
 Ah ! l'beau temps qu'il faisait c'jour là !
 Tous les gens de la noce ,
 En superbe carosse ,
 Arrivaient en chantant
 Gaiment :
 Quel couple ! il est charmant !
 Eh ! bon , bon , bon (bis.) la petite chanson ;
 Eh ! zon , zon , zon , (bis.) le joyeux rigaudon.
 J'entends encor le son
 D'la flûte et du violon !
 C'est dans un jour d'automne, etc.

A la têt' de la table ,
 Thibault , d'un air aimable ,
 Versait à verre plein ,
 Du vin ,
 Divin.

Tout l'monde était en train.
 Eh ! glou , glou , glou ! (bis.) buvons, disaient-ils tous.
 Eh ! glou , glou , glou ! (bis.) buvons aux deux époux.
 Et puis , bientôt c'plaisir en am'nait un plus doux.
 C'est dans un jour d'automne, etc.

R O S E.

Eh bien ! ma mère , il ne tient qu'à vous de renouveler
 c'te belle journée.

M A D. L A P I E.

Comment donc ça ?

J U S T I N.

Même air.

Rose est faite pour plaire ,
 Et je lui plais déjà ;
 Si vous voulez , ma mère ,
 Justin l'épousera.
 Ah ! le beau temps qu'il f'ra c'jour là !

(9)

M A D. L A P I E.

Vous ne plaisantez pas!

R O S E, J U S T I N.

Ah! mon Dieu, non!

R O S E, à part

V'là l'grand mot lâché.

M A D. L A P I E.

Eh bien! tant mieux, mes enfans!

R O S E.

Tant mieux! c'est-i possible?

M A D. L A P I E.

Oui, j'ai vu dans Rose une bonne fille qui sera un jour une bonne femme, et je m'suis dit: v'là qui convient à mon fils. Puisque vous vous aimez, il ne vous manque plus que le consentement du père la Trompe, qui sera assez raisonnable pour ne pas le refuser.

J U S T I N.

Ah! ma mère! que je vous embrasse!

M A D. L A P I E.

C'est bon, c'est bon. Il va sans doute venir. Je l'attends... Mais, v'là l'beau temps décidé, vite à la besogne.

Air: Allons au Pré S.-Gervais.

Oui, partez, car le plaisir

Ne doit venir

Qu'après l'ouvrage,

Travaillez avec courage,

Je vous promets de vous unir.

R O S E.

Je n'épous'rai pas Giraffe?

M A D. L A P I E.

Toi, de tes plantes, Justin,

Va ranger chaque épitaphe

Dans le jardin.

R O S E et J U S T I N.

Oui, partons, etc.
Vous doublez notre courage,
En promettant de nous unir.

M A D. L A P I E.

Oui, partez, car le plaisir, etc.
Travaillez, etc.

S C E N E I I I

M A D A M E L A P I E, L A T R O M P E.

L A T R O M P E.

Eh bien! mère la Pie, comment va c'te santé, ce matin?

M A D. L A P I È.

Pardiu', vous savez ben comme je dois me porter, après quinze jours de pluie.

L A T R O M P E.

Oui, c't humidité là vous met diablement à sec, n'est-ce pas ? de manière que ça va?...

M A D. L A P I È.

Dam', coussi, coussi, et vos bêtes ?

L A T R O M P E.

Cahin, caha. C'est sur-tout mon ours blanc qui m'inquiète.

M A D. L A P I È.

Est-ce qu'il ne va pas mieux ?

L A T R O M P E.

Ne m'en parlez pas... Il lui prend à chaque instant des faiblesses... A propos de ça, je savais bien que j'avais quelque chose à vous dire.

M A D. L A P I È.

Quoi donc ?

L A T R O M P E.

C'est au sujet de ma fille. (*à part.*) Voyons si elle approuvera le choix que j'ai fait.

M A D. L A P I È.

Serait-ce pour son mariage avec mon fils ?

L A T R O M P E.

Vous êtes d'un bon conseil, vous. En êtes-vous contente ?

M. L A P I È.

De votre fille ? on est pas plus laborieuse.

L A T R O M P E.

Et pour le caractère ?

M. L A P I È.

C'est un agneau.

L A T R O M P E.

Vous la croyez donc capable de faire le bonheur d'un galant homme ?

Mad. L A P I È.

Je défie de trouver une meilleure ménagère.

L A T R O M P E.

Oui ? Eh bien je vais la marier.

Mad, L A P I È.

Bah ! à qui ?

L A T R O M P E

Vous ne devinez pas ?

Mad. L A P I E.

Ma foi, non. Est-ce que je connais.... ?

L A T R O M P E.

Vous ne connaissez que lui.

Mad. L A P I E.

Bon !

L A T R O M P E.

Vous le voyez tous les jours.

Mad. L A P I E, à part.

C'est Justin.

L A T R O M P E.

Y êtes-vous ?

Mad. L A P I E.

Touchez là, père Latrompe; j'allais vous en parler; vrai. Mon fils est bon travailleur; votre fille est bonne ménagère; Justin est consommé dans les simples; Rose est versée dans le laitage. . . .

L A T R O M P E.

Qu'est-ce que vous parlez de Justin ? il s'agit de Giraffe.

Mad. L A P I E.

Quoi ! c'est à Giraffe que vous voulez donner votre Rose ?

L A T R O M P E.

S'il guérit l'ours.

Mad. L A P I E.

Joli cadet que votre Giraffe ! lui donner des bêtes à guérir, c'est renouveler le massacre des innocens.

L A T R O M P E.

Mère Lapie. . .

Mad. L A P I E.

Père Latrompe. . .

L A T R O M P E.

Ménagez vos expressions, s'il vous plait; moi, j'ai pour principe de reconnaître le génie partout où il se remontre.

Mad. L A P I E.

Si vous en découvrez chez lui, vous n'avez que faire de porter des lunettes.

L A T R O M P E.

Ah ! par exemple. . .

Mad. L A P I E.

Et pour commencer par sa plus lourde sottise. . .

Air : Je suis encor dans mon printemps.

La femelle de l'éléphant
Abandonnée et sans défense,
Par son veuvage intéressant
Du docteur prouve l'ignorance.

L A T R O M P E .

On ne réussit pas toujours :

Et puis d'ailleurs ,

Un éléphant n'est pas un ours.

Mad. L A P I E .

Ainsi, vous refusez mon fils ?

L A T R O M P E .

Justin ? le plus mauvais sujet du quartier ?

Mad. L A P I E .

Qu'appellez-vous, le plus mauvais sujet ? vous êtes un vieux fou.

L A T R O M P E .

Et vous une vieille folle de penser que je donnerais ma Rose à un petit jardinier, qui n'a et qui n'aura jamais rien.

Mad. L A P I E .

Tiens, sa Rose : une fille que j'ai prise chez moi par...

L A T R O M P E .

Eh ! c'est indigne. Je place mon enfant chez vous ; je vous confie son innocence, et au bout de trois mois, voilà déjà son cœur donné et ses principes perdus.

Mad. L A P I E .

Je vous conseille de faire l'okibrius... tenez , morgué , tournez-moi les talons, ou bien....

L A T R O M P E .

Oui, je m'en vais ; mais je vous avertis que ma fille sortira de chez vous dès aujourd'hui.

Mad. L A P I E .

Voyez vous ça , la belle perte !

L A T R O M P E .

Vous la regretterez plus d'une fois. Qui est-ce qui a achalandé votre boutique, au Jardin des Capucines ? qui est-ce qui a fait arrêter l'autre jour ce bel équipage devant votre porte ? qui est-ce qui a conduit chez vous ce petit boiteux avec cette grande danseuse, et cette veuve en deuil qui se désolait... d'avoir perdu son perroquet ? et cette petite anglaise si maigre, qui a mangé une omelette soufflée avec ce grand officier tout rouge ? hein ? eh bien, à l'avenir, j'enverrai tout chez le traiteur voisin, qui

traite mieux son monde que vous... J'y placerai ma Rose; elle figurera dans son comptoir, sa gentillesse attirera tous les passans, on ne pensera plus à vous, et vous en serez pour vos jattes de lait, et votre pied de nez.

Mad. **L A P I E.**

Ah! vous le prenez sur ce ton là!... mais, si vous avez oublié les avances que je vous ai faites, il y a cinq ans, pour acheter cette barque à pêcheur, que vous avez brûlée faute de bois, l'hiver dernier, je m'en souviens, moi; et votre fille ne sortira pas de chez moi, que vous ne m'ayiez payée, ou qu'elle ne m'ait rapporté l'équivalent de cette somme.

L A T R O M P E.

Oui; c'est ce qu'il faudra voir.

Air de la contredanse de l'été.

Quoi! vous m'insultez;

Vous vous portez

A des excès!

Un bon procès

Peut me venger.

Pour abrégé

Je vais me plaindre.

Bientôt vous verrez;

Vous apprendrez

A vos dépens

Que les méchans,

En intrigant, perdent leur tems.

Mad. **L A P I E.**

Votre courroux n'est point à craindre;

L A T R O M P E.

Moi, je ris de votre jargon:

Et l'on voit bien à ne rien feindre

Que la Pie est votre vrai nom.

E N S E M B L E.

Quoi! vous m'insultez, etc.

S C È N E I V.

L A T R O M P E seul, (*toussant*).

Diable de femme! elle m'a mis sens dessus dessous!.. C'est qu'elle est capable de faire ce qu'elle dit, si je ne la paye pas... Et comment la payer, si le mauvais tems continue? et par-dessus tout cela, je n'ai qu'à perdre mon ours... le premier sujet de la ménagerie pour les recettes. Ah! mon dieu, mon dieu!

Air : *Que ne suis-je la fougère.*
 L'éléphant me faisait vivre ;
 Il a terminé ses jours ;
 Et dans l'ours , qui va le suivre ,
 Je perds mon dernier recours.
 Oui , d'avance mes yeux pleurent
 Sur ce funeste avenir
 Si toutes les bêtes meurent ,
 Ah ! que vais-je devenir !

S C È N E V.

LATROMPE , GIRAFFE , (*coiffé d'une perruque de poil d'ours.*)

GIRAFFE (*à la cantonnade.*)

Enveloppez-le d'une couverture de laine et exposez-le au soleil, s'il en fait ; autrement, vous le mettez à l'ombre ; et s'il vient à mourir, venez vite me chercher pour que je sache comment on aurait pu le guérir.

LATROMPE.

Eh bien, docteur, quelle nouvelle ?

Air *des deux chasseurs.*

L'ours est-il mort ?

GIRAFFE.

Non, pas encor.

LATROMPE.

Pas encore ?

GIRAFFE.

Et qui plus est, je le sauverai ; j'en réponds sur ma tête.

LATROMPE.

Sur votre tête!... mais, mon dieu, que vois-je donc ?

GIRAFFE.

C'est ma perruque.

LATROMPE.

C'est de la soie de mon ours, dieu me pardonne !

GIRAFFE.

Sans doute ; vous savez bien que j'ai été obligé de le tondre dans les dernières chaleurs, pour le soulager et faciliter ses mouvemens.

LATROMPE.

Eh bien ?

GIRAFFE.

Eh bien ! quand j'ai vu cette belle soie séparée du corps dont elle avait fait si long-tems l'ornement, Giraffe, me suis-je dit, que vas-tu faire de cette magnifique toison ?

la vendre?... on ne la payera jamais ce qu'elle vaut. Fais mieux ; tu as besoin de perruques ; tu ne te le peux dissimuler ; voilà de quoi t'en faire quelques-unes très-jolies qui te rappelleront sans cesse ta gloire , si tu guéris ton malade ; et son souvenir , si la mort vient le surprendre dans tes bras ! Là-dessus , je n'en fais ni une ni deux ; j'en fais trois perruques , toutes aussi belles que celle que vous voyez , et dont une est fort à votre service. (*Il sort une perruque de sa poche.*)

L A T R O M P E .

Je l'accepte avec reconnaissance , ne fût-ce que pour me rappeler ce pauvre animal , toutes les fois que je me regarderai. Mais , pour en revenir à nos moutons , savez-vous quelle est la maladie de l'ours ?

G I R A F F E .

Pardin' , c'est une maladie de langueur ; l'amour en est la cause. On lui a fait quitter la Sibérie au moment où il venait d'y faire une connaissance. L'animal a déperî , et de-là vient la chanson :

Vivre loin de ses amours ,
N'est-ce pas mourir tous les jours ?

L A T R O M P E .

Qu'est-ce que vous lui ferez prendre ?

G I R A F F E .

Ce que je lui ferai prendre ?...

Air : Cinquième édition.

Comme ce sauvage animal
Est natif de la Sibérie ,
Et que certainement son mal
Vient d'avoir quitté sa patrie ,
A son esprit il faut , je crois ,
De ce pays offrir les traces ;
Or , comme il y fait de grands froids ,
Je lui ferai prendre des glaces.

L A T R O M P E .

Ah ! docteur , il n'y a que vous pour ces idées , ...
et si vous faites cette cure , ...

G I R A F F E .

Je prends votre ours sous ma responsabilité. Si je ne guérissais pas les bêtes qui me sont confiées , je mériterais d'être cassé à la tête de la compagnie. Mais je n'ai pas cela à craindre.

Air : Une fille est un oiseau.

Par mille faits éclatans ,
Mon rare talent se prouve.
N'ai-je pas guéri la louve ,

D'un rhume et d'un mal de dents ?
J'ai, par un bon cataplasme
Guéri le tigre d'un asthme ;
Le Rhinocéros d'un spasme,
Le singe d'un spleen fatal.
Oui, mes cures sont divines,
Et, sans moi, les Capucines
N'auraient pas un animal.

L A T R O M P E.

Ce que vous dites là est bien vrai, et cette cure mettra le sceau, docteur, à votre réputation.

G I R A F F E.

Mais, comme ce sera la plus glorieuse que j'aurai faite de ma vie, j'ai besoin de vous dire qu'elle ne peut pas rester sans récompense.

L A T R O M P E.

Aussi n'est-ce pas mon intention, et j'ai même pensé déjà... Mais, dites-moi, quelle est celle qui vous flatte le plus.

G I R A F F E.

Vous me le permettez ?

L A T R O M P E.

Parlez hardiment.

G I R A F F E.

Eh bien, père Latrompe, j'aime.

L A T R O M P E.

Qui ?

G I R A F F E.

Air : *Le point du jour.*

Le point du jour

Renferme, hélas, la beauté que j'adore !

Et quand l'appétit et l'amour

Me conduisent en ce séjour,

Souvent le soir je suis encore

(*Montrant l'enseigne.*)

Au point du jour.

L A T R O M P E.

Est-ce que ce serait.... ?

G I R A F F E.

Précisément ; quand un homme est deux heures à tourner au tour du pot, c'est qu'il a dessein de vous mettre dedans ; mais moi, papa Latrompe, je vais droit au fait, et je vous dis que je brûle pour votre charmante fille.

L A T R O M P E.

Touchez là, docteur ; je vous la destinais.

G I R A F F E.

Serait-il vrai !

L A T R O M P E.

Où, elle est à vous, si vous guérissez mon ours.

G I R A F F E.

Je le guérirai ; je le guérirai. Je vais vite boire une jatte de lait, et je retourne à la ménagerie.

L A T R O M P E.

Un homme comme vous n'en devrait jamais sortir.

G I R A F F E.

Pour aujourd'hui j'abandonne mon singe.

L A T R O M P E.

C'est cela ; peut-être il se portera mieux demain.

G I R A F F E.

Rue de la Mortellerie..... c'est trop loin.

L A T R O M P E.

Où, diable, allez-vous pêcher vos malades ?

G I R A F F E.

Que voulez-vous ? Je n'en fais pas moins de bonnes affaires.

Air du Vaudeville de M. Guillaume.

Oui, j'ai vraiment des malades en foule ;

Il faut me voir courir dès le matin,

Du bout de l'Estrapade au Roule,

Du Roule au faubourg Saint-Martin.

L A T R O M P E.

Mais vous devez, d'après ces promenades,

De Paris être dégouté !

G I R A F F E.

Que voulez-vous, puisque tous mes malades

Sont à l'extrémité.

L A T R O M P E.

Allons, dépêchez vous de boire votre jatte, et venez vite me joindre.

G I R A F F E.

Je vous suis.

L A T R O M P E.

Vous me le promettez ?... C'est qu'il pourrait mourir pendant votre absence.

G I R A F F E.

C'est comme si j'y étais.

Air : Le lendemain.

Croyez, cher camarade,

Que bientôt je parviendrai

A sauver le malade

D'un trépas presque assuré.

Oui, grâce à ma doctrine,

Je veux qu'en huit jours, ma foi,

L'ours ait aussi bonne mine

Que vous et moi.

SCÈNE VI.

GIRAFFE, seul.

Allons, heureux Giraffe ! voilà le moment de te signaler... Une pareille cure tiendrait du prodige, je l'avoue ; la pauvre bête est si mal !... mais Rose est si bien ! déjà ma tête s'exalte, et à la seule idée de ma belle, mille drogues s'offrent à mon esprit. Oui, je sauverai la victime, j'en atteste Hyppocrate et mon amour. Ça, procédons ; relisons mon journal et consultons les derniers bulletins de sa maladie. (*Il lit.*) Singe, léopard, loup, lion, ours... m'y voilà. 1^{er} mai, l'ours blanc fut indisposé et se plaignit d'une douleur de mâchoire, accompagnée de grincemens de dents : ordonné une tisane de chicorée sauvage, avec du coton dans les oreilles. Le 2, l'animal eut une hémorragie conséquente, la bouche mauvaise et la langue très-chargée : ordonné un bain de pieds, avec une médecine astringente. Nous touchons le 3 ; l'ours a une fièvre de cheval : ordonnons saignée, petit-lait et diète ; on ne lui donnera que six livres de viande par heure.... Mais, quel bonheur, quand j'y pense.

Air : *A la papa.*

Si je dérobe à la mort
Cette intéressante bête,
Latrompe va, sans effort,
A sa fille unir mon sort.

Ah ! quel transport !

Elle m'aimera....

Quel plaisir, quelle fête !

Puis l'instant viendra

Où, transporté, Giraffe s'écria :

Ha ! ha !

Je suis papa.

SCÈNE VII.

GIRAFFE, M. DENIS portant un chat noir,
et Mad. DENIS portant un chien.

DENIS.

N'est-ce pas à M. Giraffe que nous avons l'honneur de parler ?

GIRAFFE.

A lui-même. Qu'y a-t-il pour votre service ?

DENIS.

Monsieur le docteur, voilà un chat que. . .

Mad. DENIS.

Monsieur le docteur, voilà un chien qui. . .

DENIS.

Paix donc, ma femme. Monsieur je vais vous expliquer.

Mad. DENIS.

Paix donc, mon mari. Monsieur, voilà le fait.

DENIS.

Ce pauvre chat!

Mad DENIS.

Ce malheureux chien!

GIRAFFE.

L'un après l'autre, si cela vous est égal.

DENIS.

Monsieur, je suis maître tailleur, pour que vous le sachiez. Vous sentez qu'un chat. . .

GIRAFFE.

Je sens fort bien; mais au fait; je suis pressé!

DENIS.

Ah! c'est une autre paire de manches. Je suis donc maître-tailleur, et vous concevez que plus j'ai d'ouvrage, plus j'ai les jambes croisées, et que par conséquent il m'est impossible de veiller à tous les détails de ma maison.

GIRAFFE.

Eh bien, Monsieur?

DENIS.

Eh bien, Monsieur, j'ai fini par m'apercevoir que les rats et les souris causaient dans mes draps un dégât épouvantable.

Mad. DENIS.

Quant à mon chien, Monsieur...

DENIS.

Un moment, madame Denis. Votre chien est une autre paire de manches. Voyant cela, je m'étais donc pourvu de ce petit animal qui, pendant six mois, m'a rendu de très-grands services; mais, depuis huit jours, il est triste, inquiet, et d'un noir, d'un noir.

GIRAFFE.

Air: *Ça n'se peut pas.*

Ne m'en dites pas davantage;
Votre chat, le fait est prouvé,
A perdu l'appétit, je gage,

D E N I S.

Oui , Monsieur , vous l'avez trouvé....
Mais de grâces pour le lui rendre ,
Daignez me dire votre avis.
Que faudra-t-il lui faire prendre ?

G I R A F F E.

Faites lui prendre des souris.
A votre tour madame.

Mad. D E N I S.

Ah ! c'est heureux ! pauvre petit , on t'a fait assez
attendre ! voici ce que c'est , monsieur le docteur : je
lui soupçonne un extinction de voix.

G I R A F F E.

Ah ! diable c'est conséquent.

Air : *Tarare pompon.*

Il faut que vous sachiez
Que jamais il n'aboie ,
Et jugez de ma joie !
Si vous le guérissiez !

G I R A F F E.

Pour que sa voix revienne ,
Mon avis , en deux mots ,
Est que votre chien prenne
Les os.

Mad. D E N I S.

Les eaux ?

G I R A F F E.

Oui , Madame de ce pas.

Mad. D E N I S.

De Spa?... Ce sont des eaux minérales.

G I R A F F E.

Eh non : les os de poulet.

Mad. D E N I S.

C'était bien la peine de faire attendre cette pauvre
bête si long-tems , pour un remède si simple.

G I R A F F E.

Dam , vous êtes venue la dernière : *Tardè venientibus
ossa.* Confiez-moi les malades ; dans une heure vous saurez
au juste.

Mad. D E N I S.

Quoi , monsieur ! vous les mettez dans vos poches ? ils
vont étouffer.

G I R A F F E.

Mes poches sont percées. Je n'ai pas besoin de vous dire que je vous demande un écu.

D E N I S.

Voilà trois livres.

G I R A F F E.

Par tête.

D E N I S.

C'est une autre paire de manches : voilà six francs.

Mad. D E N I S.

Air d'Angélique et Meilcourt.

Je pars ; mais faites vos efforts

Pour ce chien que je vous confie ;

Vous m'en répondez.

G I R A F F E.

Corps pour corps.

Mad. D E N I S.

Le tuer , c'est m'ôter la vie.

D E N I S.

A mon chat donnez tous vos soins ;

Rendez lui son adresse extrême ;

Bref , sauvez le.

G I R A F F E.

Sans doute , à moins

Qu'il ne se sauve lui-même.

D E N I S.

Et nous , nous allons profiter du beau tems , pour parcourir le jardin des Capucines ; n'est-ce pas madame Denis ?

Mad. D E N I S.

Comme il vous plaira , mon cœur.

D E N I S.

Allons , venez , Minette. (à Giraffe) Monsieur , nous avons bien l'honneur de vous saluer.

S C È N E V I I I.

G I R A F F E, *seul.*

VOILA qui va bien. De l'argent d'un côté, une jolie femme de l'autre... Hai! quelles griffes!... Eh mais! je ne me trompe pas, qu'est-ce que cela veut dire?

Air : *De la Croisée.*

Tout là-bas j'aperçois Justin
Qui s'avance avec ma future ;
Je crois qu'il lui baise la main,
Pour moi c'est d'un mauvais augure.
S'aimeraient-ils secrètement ?
Pour mon amour quelle anicroche !
C'est qu'il ne serait pas prudent
D'épouser chat en poche.

Les voici. Cachons nous derrière le buisson, et prêtons l'oreille.

S C È N E I X.

R O S E, J U S T I N, G I R A F F E, *caché.*

R O S E.

C'est que je n'en rêvenons pas ! Moi, la femme de ce vilain Giraffe ! J'aimerais cent fois mieux être...

J U S T I N.

La mienne, pas vrai ? Eh bien ! je n'voyons pas pour ça d'autre moyen que celui que j'venons de te donner.

R O S E.

Je n'voulons pas être madame Giraffe ; mais, je n'voulons pas non plus être enlevée.

G I R A F F E, *à part.*

Enlevée !

R O S E.

Est-ce que je n'ai pas mon père ? est-ce que vous n'avez pas votre mère ? Fi ! que c'est vilain !

J U S T I N.

Que t'es donc simple ! tout ce que j'en ferons n'est que pour la frime et pour inquiéter ton père, si bien qu'il se

dise : v'là cà que c'est ; si je les avais mariés , ça ne se-
rait pas arrivé ; ces enfans s'aiment , ils ont vu que j'al-
lais les séparer , le désespoir les a pris , et les v'là par-
tis peut-être pour toujours. Là-dessus , je paraissons ;
l'plaisir de nous voir fait passer l'idée de sa colère ; il
nous embrasse , il nous pardonne , et de peur que je
n'disparaissons encore le lendemain , il nous marie tout
de suite. Tu vois que , dans tout cela , il y aura plus de
peur que de mal.

G I R A F F E , à part.
Je n'entends plus rien.

R O S E.
Comme ça , c'est ben différent.

J U S T I N.
Te v'là donc plus raisonnable ?

R O S E.
Il le faut bien.

J U S T I N.
A la nuit tombante je s'rions sous les fenêtres.

G I R A F F E , à voix basse.
A la nuit tombante... bon !

J U S T I N.
Tu frapperas trois coups dans ta main.

G I R A F F E , à part.
Trois coups dans sa main , fort bien.

J U S T I N.
Et par le moyen de cette échelle....

G I R A F F E.
De l'échelle... écoutons bien. (*ici le chat miaule et le
chien aboie.*) Peste soit !... Veux-tu bien te taire , petite
bête.

J U S T I N , bas à Rose.
C'est Giraffe ! je reconnais sa perruque. Le coquin nous
écoutait. Attends , je vais lui faire une belle peur. (*il va
prendre son fusil.*)

Air : *Toujours seule*, disait Ninà.

Que vois-je , dans ces alentours !

Mais , plus je l'examine ,
Plus je m'apperçois que c'est l'ours

Qui vers nous s'achemine.

Pour le tuer , justement j'ai

Mon fusil à deux coups chargé.

R O S E.

Dépêche toi.

G I R A F F E , à part.

Je meurs d'effroi.

J U S T I N .

C'est l'dernier jour de l'ours blanc ;

Pan !

(il tire un coup de fusil, et fuit avec Rose. Giraffe jette un grand cri.)

S C E N E X.

L A T R O M P E , G I R A F F E .

L A T R O M P E .

Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a ?

G I R A F F E , pâle et défait.

C'est moi qui...

L A T R O M P E .

Etes-vous mort ?

G I R A F F E .

Je ne crois pas. Oh ! mon Dieu !

L A T R O M P E .

D'où vient donc ce coup de fusil ?

G I R A F F E .

Je l'ai échappé belle ! ma perruque a pensé me coûter la vie.

L A T R O M P E .

Comment cela ?

G I R A F F E .

Justin m'a pris pour l'ours.

L A T R O M P E .

Je conçois cela... à ne voir que votre tête..

G I R A F F E .

Mais, ce n'est pas tout ; il enlève votre fille.

L A T R O M P E .

Ma Rose !...

G I R A F F E .

A neuf heures.

L A T R O M P E .

Oh ! le scélérat !

G I R A F F E .

Le signal est trois coups dans la main.

L A T R O M P E .

Trois coups dans la main, mon ami !... Je conçois un projet.

J U S T I N, *au fond du théâtre.*

Écoutez.

L A T R O M P E.

Au moment où elle frappera trois coups dans la main ; je monte à l'échelle ; la perfide descend, je m'en empare, et le séducteur, au moment où il croira tenir sa proie, se trouvera nez à nez avec moi.

G I R A F F E, *regardant la Trompe.*

Fort bien... et voilà nos deux imbécilles qui se regardent. (*il rit.*)

L A T R O M P E, *riant.*

J'en rirai vingt-quatre heures. Ah çà ! venez voir le malade.

G I R A F F E.

Mon ami, c'est que j'ai besoin de prendre une écuelle de lait ; vous savez que c'est mon usage tous les soirs.

L A T R O M P E.

Laissez là votre lait.

Air : Prenons d'abord l'air bien méchant.

L'ours est là-bas qui vous attend,

G I R A F F E.

Mon lait réclame ma présence.

L A T O M P E.

Docteur, la voix du sentiment

Doit obtenir la préférence.

Pour cet animal, en ce jour,

Écoutez le cri de mon zèle ;

Vous ne pouvez pas être sourd,

Quand la voix de l'ours vous appelle.

Mon ours passe avant tout.

G I R A F F E, *à part.*

Il a raison ; il pourrait bien passer avant tout. (*haut.*)
Allons, je me laisse entraîner. Qu'on est faible... quand on n'a rien pris de la journée.

S C È N E X I.

J U S T I N, *seul.*

Bon, les voilà partis. Ah ! messieurs, vous nous avez entendus. Eh vite ! il n'y a pas de temps à perdre. La nuit approche, déplaçons l'échelle, et, pour mieux les

dérouter, mettons les pots de fleurs ici. Bon ! je défie bien à présent qu'ils s'y reconnaissent. (*La nuit.*)

S C E N E X I I .

J U S T I N , M A D . L A P I E .

M A D . L A P I E .

EH bien ! eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là, au lieu de te réjouir ?

J U S T I N .

Me réjouir, ma mère ! et de quoi donc ?

M A D . L A P I E .

De quoi ! tu ne sais donc pas la nouvelle ?

J U S T I N .

Non vraiment.

M A D . L A P I E .

Air : *Du Mameluck.*

L'ours n'a plus qu'une heure à vivre,
Je l'ai vu sans mouvement ;
Qu'au plaisir ton cœur se livre,
Il touche au dernier moment !

J U S T I N .

Quel bonheur ! et quoi Giraffe
Perdrait Rose pour toujours !

M A D . L A P I E .

Il peut faire l'épithaphe
D'son malade et d'ses amours.

(*on entend sonner 9 heures.*)

J U S T I N .

Neuf heures ! c'est le moment. Appelez Rose, ma mère.

M A D . L A P I E .

Rose ! et pourquoi ? elle doit être couchée.

J U S T I N .

Couchée ? elle n'a jamais été plus éveillée. Vous allez voir Rose.

M A D . L A P I E .

Mais enfin, à quoi bon ?

J U S T I N .

Je l'enlève.

M A D . L A P I E .

Comment ?

J U S T I N .

Parlez bas. Vous allez tout savoir, Rose !...

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, ROSE.

ROSE.

Me v'là.

JUSTIN.

Chut ! je les entends.

MAD. LA PIE.

Si je sais ce qu'ils veulent faire...

JUSTIN.

Cachons nous.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, cachés, LA TROMPE, GIRAFFE.

LA TROMPE.

Air : *Je suis un Chasseur plein d'adresse.*

Il faut ici de la prudence,
C'est le moment de rendez-vous.

GIRAFFE, *de l'autre côté.*

De l'enlèvement l'heure avance,
Ne disons rien et cachons nous.

LA TROMPE.

Rose est sans doute à sa fenêtre.

GIRAFFE.

Si Justine va me reconnaître...

(*Rose frappe trois coups dans sa main.*)

LA TROMPE.

J'entends trois coups ! bon, la voilà !

GIRAFFE.

Sa maison doit être par là,
Je tiens l'échelle, et par ma foi,
Justin, je me moque de toi,
Maintenant ma Rose est à moi.

(*L'orchestre joue :*)

Va-t'en voir s'ils viennent Jean.

JUSTIN.

A bon chat, bon rat.

G I R A F F E.

Il m'a semblé qu'on parlait de rat... Non. Comme la peur grossit les objets ! (*La Trompe et Giraffe montent à la double échelle, chacun d'un côté opposé.*)

L A T R O M P E.

Air : Promenez votre main si jolie. (d'Arlequin afficheur.

Moment charmant, bonheur suprême !
Je vais donc être à ce que j'aime.

G I R A F F E.

Heureuse nuit,
Cache un couple qui fuit !

L A T R O M P E.

Il fait si noir
Que je ne puis te voir.

G I R A F F E.

Souvent la lune
Est importune.

L A T R O M P E.

Le ciel paraît
Servir notre projet.

G I R A F F E.

Fuyons avant qu'on ne vienne ;
C'est l'instant, nous sommes sans témoin.

L A T R O M P E.

Oui, notre fuite est certaine.

T O U S.

Tu n'iras pas bien loin.

J U S T I N, *étant les barreaux de l'échelle.*

Air : Nous sommes Précepteurs d'amour.

Oui, c'est le moyen le plus sûr
D'obtenir le cœur de ma belle
Pour mieux la mettre au pied du mur,
Laissons les au bas de l'échelle.

Qu'ils descendent maintenant.
(*La Trompe et Giraffe tendent la jambe.*)

G I R A F F E.

Ah ! mordu, je ne sais plus sur quel barreau mettre.

L A T R O M P E.

Quoi donc ?

G I R A F F E.

Mon pied.

LA TROMPE.

Ni moi ; je ne les croyais pas si éloignés les uns des autres.

GIRAFFE.

Ah ! mordié, il me semble pourtant qu'il y avait des échelons quand je suis monté.

LA TROMPE.

C'est la voix de Giraffe, Dieu me pardonne.

GIRAFFE.

Eh ! sûrement c'est moi. Et vous ?... (*le jour parait.*)

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, JUSTIN, ROSE, MAD. LA PIE,
dans le fond : DENIS, MAD. DENIS.

DENIS, MAD. DENIS.

Air : Le Port-Mahon est pris.

Quelle affreuse nouvelle !

TOUS.

Eh bien ! eh bien ! quelle est-elle ?

DENIS.

L'ours, ô douleur cruelle !

A terminé son sort.

GIRAFFE.

Il est mort !

TOUS.

Il est mort.

MAD. DENIS.

Il est mort.

GIRAFFE, LA TROMPE, sautant au bas de l'échelle.
Je tombe des nues.

JUSTIN, sautant au col de Denis.
Est-il bien possible ?

DENIS.

Vous m'étouffez, monsieur.

JUSTIN, sautant au col de madame Denis.
Ah ! madame !

MAD. DENIS.

Eh bien, jeune homme !

LA TROMPE, à Giraffe.
C'est vous qui l'avez assassiné.

G I R A F F E.

Moi! laissez donc, c'est la nature... cassé comme il l'était!

L A T R O M P E.

Oh! mon ours blanc, cassé.

G I R A F F E.

Oui, il était blanc de vétusté, et ce n'est pas de sa maladie qu'il est mort.

L A T R O M P E.

De quoi donc?

G I R A F F E.

D'antiquité.

D E N I S.

Ah! s'il n'y avait pas d'étoffe, c'est un autre paire de manches.

Mad. L A P I E.

Ah! ça, père Latrompe, qu'est-ce que je vous disais ce matin? V'là l'ours qui est allé rejoindre Péléphant.

L A T R O M P E.

Et ma fille, ma pauvre fillé... ah! malheurs sur malheurs.

Mad. L A P I E.

Pourquoi ne l'avoir pas accordée à Justin?

L A T R O M P E.

C'est vrai. Ah! mon dieu! que n'est-elle encore ici!

R o s e (*accourant.*)

Me v'là mon père.

L A T R O M P E.

Oh! cette chère enfant! elle n'a pas quitté le toit paternel! tes vertus me consolent de la mort de mon ours. Aujourd'hui l'enterrement; et demain la noce.

D E N I S (*à Justin.*)

Monsieur, puis-je me flatter d'avoir votre pratique pour les habits de noce.

J U S T I N.

Oh! je n'y regardons pas de si près. Je nous marierons comme ça, en veste.

D E N I S.

Ah! c'est une autre paire de manches.

L A T R O M P E.

Eh bien, monsieur, vous êtes consterné?

G I R A F F E.

Ce pauvre ours.

L A T R O M P E.

Ah! dame! ce que c'est que de nous.

VAUDEVILLE.

G I R A F F E.

Air : Nous n'avons qu'un tems à vivre.

Nous n'avons qu'un tems à vivre,
 La faculté n'y peut rien ;
 Et le seul régime à suivre
 C'est de se porter toujours bien.

Vaudeville du Tableau parlant.

J'ai , dans mon hôpital ,
 Un nouvel apozème :
 Qui doit guérir tout mal . . .
 D'un animal :
 M'en servant pour moi-même ;
 Sur les bêtes que j'aime ,
 Il agirait , je croi ,
 Comme sur moi.

Tous répètent à la fin de chaque couplet :

Nous n'avons qu'un tems à vivre , etc.

Mad. L A R I E.

Si Rose avait été
 Par Giraffe épousée,
 Malgré son air d' santé
 Et sa gaité ,
 Chacun l'eût supposée
 Sans doute indisposée ,
 En voyant qu'elle était

(*Montrant Giraffe.*)

Au petit lait.

Mad. D E N I S.

Tous les jours mon mari ,
 Dont la santé chancelle ,
 Reste jusqu'à midi
 Tout endormi ;
 Et sa faiblesse est telle ,
 Quand la nuit je l'appelle ,
 Que je ne sais d'abord
 S'il vit encor.

R O S E (au public.)

Le médecin de l'ours
Est malade lui-même,
Et sans votre secours
Craint pour ses jours.
Le péril est extrême,
Ditez l'arrêt suprême
Qui doit le rassurer
Ou l'enterrer.

Il n'aura qu'un tems à vivre .
Si vous n'êtes son soutien.
Quelque tems daignez le suivre,
Il se portera toujours bien.

20 JY 63

F I N.